

Joël Candau, professeur d'anthropologie à l'université de Nice-Sophia Antipolis, aborde un terrain essentiel des sciences de la société avec ce livre assez inclassable mais considérable, tant par son contenu que dans sa réflexion et sa méthode. Les trois premiers chapitres sont consacrés aux fondements de l'étude de la mémoire (biologie, psychologie, mythologie et philosophie). L'auteur s'y concentre sur les acquis les plus récents des neurosciences et sur une argumentation philosophique et sociologique. Ainsi, la mémoire est notamment définie comme un processus « plastique », « flexible », « labile », axée sur une forte capacité adaptative et variant d'un individu à l'autre. Candau s'appuie sur les travaux de neurobiologistes sur les réseaux de neurones, comme Changeux ou Edelman, mais aussi sur d'autres spécialistes moins connus du grand public. Il passe ensuite en revue le point de vue psychanalytique et quelques recherches de psychologues sur l'oubli, la mémorisation et l'empan mnésique. La synthèse philosophique fait la part belle aux grecs et à la position de Platon, d'Aristote et de Saint-Augustin. Un point semble acquis : on ne peut opposer mémoire « raison » (volontaire), d'un côté, et mémoire « passion » (involontaire), de l'autre. Les deux formes se complètent et s'agencent afin de conduire à l'activité permanente de reconstruction du passé et d'oubli-mémorisation, de rétrospection et de prospection.

Dans la seconde partie, on passe aux thématiques privilégiées par l'auteur : raison pratique, dans le chapitre 4, commémoration et amnésies collectives, pour la section 5, conflits mémoriels et manipulation, pour le numéro 6, puis, pour le dernier chapitre, divers chantiers de la recherche en anthropologie de la mémoire. L'existence d'une mémoire partagée est interrogée, probablement à partir d'un point de vue individualiste. En arrière-plan, c'est la notion-même de « mentalité collective » qui est visée. Cette position le conduit à mettre en exergue les concepts de *protomémoire* et *métamémoire*. Ces dernières désignent des modalités d'accès aux informations véhiculées dans les transmetteurs ou réseaux sociaux et biologiques. La protomémoire est une « mémoire de bas niveau », impliquée dans les activités humaines. On la rapprochera de l'habitus bourdieusien ou de la mémoire procédurale. Elle renvoie à une dimension fonctionnelle et non explicitée clairement à la conscience du sujet. Les cognitivistes ont longuement étudié, depuis des années, ce niveau-là des conduites. La métamémoire est plutôt une mise en scène, au sens goffmanien du terme, ou une représentation individuelle et une mise en récit de sa propre mémoire. Elle est approfondie dans les chapitres 5, 6, 7.

Candau adopte une démarche mêlant adroitement un certain regard philosophique et des connaissances scientifiques le validant. On signalera, par exemple, quelques bonnes pages parmi d'autres, et notamment, pp. 94-97, sur l'oubli : « L'oublieuse mémoire n'est pas toujours un champ de ruines, elle peut être un chantier. Par conséquent, l'oubli ne doit pas forcément être perçu comme une privation, un "déficit", expression favorite de la neurologie [...] L'oubli est une censure mais il peut être aussi un atout permettant à la personne ou au groupe de construire ou de restaurer une image de soi globalement satisfaisante. » (p. 94). L'oubli, dès lors, plus que la commémoration, a une fonction bénéfique, s'il est « actif », « consenti » et s'il se développe dans un sens contraire aux falsifications à l'œuvre dans les totalitarismes. On appréciera certaines réflexions comme celles-ci : « S'il arrive que l'oubli fasse mal, c'est qu'il reste encore une forme de mémoire : la paix de l'esprit ne s'atteint qu'avec l'oubli de l'oubli. Tout travail de souvenir est évalué en fonction de son oubli possible et le travail de la mémoire consiste précisément à oublier certains événements pour en privilégier d'autres. Loin d'être antinomique de la mémoire, l'oubli en est l'essence même et certains moments lui sont réservés. » (p. 96). Quand on pense, par exemple, à certaines émeutes récentes dans les banlieues françaises, dont la rage a été accentuée par le souvenir trop accentué d'un colonialisme passiste, en plus de réels problèmes sociaux et économiques qui servaient de cadre et de raisons à la violence, on comprend encore mieux l'efficacité de ces remarques-là. Finalement, on pourrait réfléchir à l'intégration des nouvelles générations immigrées en France en les aidant à *ne pas trop se souvenir* ou à ne pas cultiver un ressouvenir et un ressentiment associé. Mais là n'est pas le propos de cette recension. Il s'agit ici d'un simple commentaire personnel et non de propos de Candau.

Dans le chapitre 6, les CDM ou conflits de mémoire sont analysés en les référant, par exemple, aux réappropriations d'événements tragiques, comme ceux du 11 septembre 2001, ou à certains massacres comme celui d'Oradour-sur-Glane. Dans la section suivante, divers chantiers d'anthropologie de la mémoire sont explorés : identité, patrimoine, monuments, maisons de mémoire, récits de vie, archives orales, généalogie, mémoire générationnelle, traditions, mœurs, rites, transmission des cultures, lieux et mémoire, approches cognitives...

Il n'y a pas de doute : l'ouvrage est de très bonne facture : il propose une vision théorique, un cheminement intellectuel et une synthèse informative sur les diverses activités de souvenir, d'oubli et de commémoration dans les sociétés contemporaines. Il s'agit d'une approche combinant le niveau individuel, neurophysiologique, phénoménologique et sociologique, tout en étant très minimaliste sur des notions comme « représentation », « croyance partagée », « mémoire commune », prétextes à diverses manipulations ou sources de fourvoiements, selon l'auteur. On peut regretter le faible nombre de

références à la psychologie sociale ou à la théorie des représentations. L'un des rares psychologues sociaux cités est Gabriel de Tarde. La finesse et l'élégance du propos rattrapent largement ces ellipses à propos de pans importants de la recherche française (travaux sur la pensée sociale...). Hormis cette remarque qui peut aussi être adressée, pour des raisons analogues, à d'autres courants de recherche antagonistes, l'auteur développe son argumentation avec un style élégant, précis, et un sens pertinent de la citation. On peut qualifier ce livre d'« intelligent » dans la mesure où il incite à la pensée tout en enseignant avec profit sur les avancées de la recherche. Il faut bien dire qu'il n'y a pas beaucoup de manuels qui réunissent de telles qualités.

Jean-Marie Seca